

Jessica Brody

Inaccessible

Roman traduit de l'anglais
par CLÉMENCE SEBAG

AU DIABLE VAUVERT
YOUNG ADULT

ISBN : 978-2-84626-943-8

Titre original : UNREMEMBERED

© Jessica Brody, 2013

© Éditions Au diable vauvert, 2015, pour la traduction française

Au diable vauvert

www.audiable.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande

contact@audiable.com

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

*Pour Bill Contardi,
un héros de film d'action mais dans la vraie vie
(alias mon agent)*

« *Le cœur qui a connu le véritable amour n'oublie jamais.* »

Thomas Moore

Sommaire

0. Éveil	13
Première partie : La chute	17
1. Recommencer à zéro	19
2. Couverture médiatique	25
3. Accessoires	33
4. Marque de fabrique	39
5. Vide	44
6. Touchée	49
7. Foyer	59
8. convoitée	70
9. Scannée	72
10. Écrit	87
11. Preuve	95
12. Linguiste	103
13. Rancœurs	113
14. Confirmation	120

Deuxième partie : Le retour	129
15. Rationalisation	131
16. Promesses	136
17. Démasquée	141
18. Fiction	158
19. Visiteur	169
20. Départ	175
21. Fauchée	184
22. Obscurité	195
23. Humanité	201
24. Fuite	216
25. Connectée	226
26. Retenue	237
27. Isolée	247
28. Inventions	257
Troisième partie : Reddition	273
29. Air	275
30. Trouvée	278
31. Code de conduite	285
32. Obstacles	296
33. Désert	304
34. Incomplète	313
35. Tchat	326
36. Vellétés	331
37. Faire confiance	337
38. Hiver	343
39. Temporel	349
40. Existence	358

41. Trahison	373
42. Adieux	381
43. La chute	390
44. Creux	397
45. Ouvert	415
46. La foi	433
47. Remerciements	435

0. Éveil

L'eau est froide et implacable, elle clapote contre ma joue. Me réveille d'une gifle. Remplit ma bouche du goût salé de la solitude.

Je tousse violemment et j'ouvre les yeux, je regarde le monde autour de moi, je m'en imprègne. Je le vois pour la première fois. Je ne reconnais pas ce monde. Je contemple des kilomètres et des kilomètres d'un océan bleu marine. De gros objets flottent à la surface. Des objets en métal. Comme celui sur lequel je flotte.

Et puis il y a les corps.

J'en compte vingt autour de moi. Deux tout proche. Je n'ose pas tendre la main.

Leurs visages sans vie sont glacés d'effroi. Leurs yeux sont vides. Des yeux qui fixent le vide.

Je presse ma paume contre ma tempe qui cogne. J'ai l'impression que ma tête est faite de pierre. Tout est triste et lourd, comme si j'observais le monde à travers un objectif sale. Je ferme les yeux.

Les voix me parviennent une heure plus tard. Une fois que la nuit est tombée. Je les entends traverser l'obscurité. Elles mettent des siècles à m'atteindre. Une lumière transperce l'épais brouillard et m'aveugle. Personne ne me parle quand on me sort de l'eau. Il n'y a rien à dire. Je vois bien à leurs visages qu'ils ne s'attendaient pas à me trouver.

Ils ne s'attendaient à trouver personne.

Personne de vivant en tout cas.

On m'entoure d'une épaisse couverture bleue et on me dépose sur une surface dure, en bois. C'est là que les questions commencent. Des questions qui me font mal à la tête.

— Comment vous appelez-vous ?

J'aimerais bien le savoir, justement.

— Savez-vous où vous êtes ?

Je lève les yeux et ne vois rien d'autre qu'une mer d'étoiles. Des étoiles qui ne me sont d'aucun secours.

— Vous souvenez-vous d'avoir embarqué à bord de l'avion ?

Je me creuse la tête, je suis à l'agonie, ça me relance à nouveau dans le front.

Avion. Avion. C'est quoi un avion ?

C'est la question suivante qui réveille quelque chose d'enfoui au fond de moi. Qui ravive une petite étincelle distante, quelque part dans les recoins de mon esprit.

— Savez-vous en quelle année nous sommes ?

Je cligne des yeux, je sens une petite lueur d'espoir naître au creux de mon ventre. Je murmure « 1609 » avec une conviction sans fondement. Et puis je perds connaissance.

Première partie

La chute

1. Recommencer à zéro

Aujourd'hui est le seul jour dont je me souviens. Je me suis réveillée dans l'océan, je n'ai que ça. Le reste n'est qu'espace vide. Dont je ne connais pas l'étendue; dont j'ignore à combien d'années il remonte. C'est comme ça, le néant: ça peut passer en un clin d'œil ou ça peut être infini. Le néant consume l'existence toute entière dans un éclair blanc dénué de sens. Tu n'as plus rien.

Plus de souvenirs.

Plus de noms.

Plus de visages.

Chaque seconde qui passe est nouvelle. Chaque sentiment qui me traverse m'est étranger. Chaque pensée est inouïe. Je ne peux qu'espérer vivre un moment qui soit le reflet d'un moment perdu. Une fugace familiarité.

Quelque chose qui fait de moi... ce que je suis.

Sinon, je pourrais être n'importe qui.

Oublier qui tu es c'est tellement plus compliqué que d'oublier simplement ton nom. C'est aussi oublier tes rêves. Tes aspirations. Ce qui te rend heureux. Ce qui t'es le plus cher. C'est te rencontrer toi-même pour la première fois et ne pas être capable de dire quelle impression tu fais.

Quand le bateau de sauvetage s'est amarré, c'est ici qu'on m'a emmenée. Dans cette pièce. Des hommes et des femmes en blouses blanches vont et viennent. Ils m'enfoncent des objets pointus dans le bras. Ils revoient leurs courbes et leurs notes et se grattent la tête. Ils me palpent et me triturent et guettent ma réaction. Ils veulent trouver quelque chose qui cloche chez moi. Je les assure que je vais bien. Que je n'ai mal nulle part.

Le brouillard autour de moi s'est enfin dissipé. Les objets s'imposent à moi avec netteté et clarté. Je n'ai plus l'impression que ma tête pèse trois cents kilos. Je me sens même forte. Habile. J'ai hâte de sortir de ce lit. De cette pièce avec ses odeurs chimiques qui ne me sont pas familières. Mais ils ne me laissent pas sortir. Ils m'assurent que j'ai besoin de plus de temps.

Leurs visages perplexes me disent que c'est plutôt eux qui ont besoin de temps.

Ils ne me laissent pas manger de vraie nourriture. Ils envoient des nutriments par un tube dans mon bras. Qui est directement inséré dans une de mes veines. Quelques centimètres au-dessus d'un épais bracelet

en plastique blanc qui porte l'inscription « Jane Doe » en lettres noires bien nettes.

Je leur demande pourquoi je dois rester là alors que de toute évidence je ne suis pas blessée. Je n'ai aucune blessure visible. Pas d'os cassés. Je balance les bras dans tous les sens et je décris des cercles avec mes poignets et mes chevilles pour prouver ce que je dis. Mais ils ne réagissent pas. Ça m'exaspère.

Au bout de quelques heures ils décident que je dois avoir seize ans. Je ne suis pas sûre comment réagir à cette information. Je n'ai pas l'impression d'avoir seize ans. D'un autre côté, comment est-ce que je saurais ce que ça fait d'avoir seize ans ? D'avoir un âge quelconque, d'ailleurs.

Et comment être sûre qu'ils ont raison ? Ils auraient très bien pu inventer ce nombre, je n'en sais rien, après tout. Mais ils m'assurent qu'ils ont des tests fiables. Des spécialistes. Des experts. Et ils disent tous la même chose.

Que j'ai seize ans.

En revanche les tests ne peuvent pas me dire mon nom. Ils ne peuvent pas me dire d'où je viens. Où j'habite. Où est ma famille. Même pas ma couleur favorite.

Et peu importe le nombre d'« experts » qui vont et viennent dans cette pièce, personne ne semble capable d'expliquer pourquoi je suis la seule qui ait survécu à un accident d'avion auquel personne ne devrait survivre.

Ils parlent de quelque chose qu'ils appellent le manifeste de passagers. D'après ce que j'ai compris c'est une sorte de liste de référence. Un registre de tous les gens qui ont embarqué dans l'avion.

D'après ce que j'ai compris je ne suis pas dessus.

Ce qui n'a pas l'air de leur plaire.

Un homme en costume gris, qui se présente comme M. Rayunas des services sociaux dit qu'il essaie de trouver mon plus proche parent. Il se promène avec un drôle d'appareil métallique qu'il appelle téléphone portable. Il le met contre son oreille et parle. Il aime bien aussi le fixer et appuyer sur de toutes petites touches sur l'appareil. Mon « plus proche parent » je ne sais pas ce que c'est mais d'après la tête qu'il fait il a l'air d'avoir du mal à le trouver.

Il chuchote des choses aux autres. Des choses que je devine qu'il ne veut pas que j'entende. Mais je les entends quand même. Des mots étranges, qui ne me sont pas familiers, comme « famille d'accueil » et « la presse » et « mineure ». De temps il temps ils s'interrompent tous et jettent un coup d'œil dans ma direction. Ils secouent la tête. Puis ils continuent à chuchoter.

Il y a une femme qui s'appelle Kiyana qui vient toutes les heures. Elle a la peau foncée et elle parle avec un accent qui fait qu'on dirait qu'elle chante. Elle porte du rose. Elle sourit et redresse mon oreiller. Elle pose deux doigts sur mon poignet. Elle écrit sur un clipboard. J'en suis venue à attendre ses visites avec impatience. Elle est plus gentille que les autres. Elle prend le temps de me

parler. De me poser des questions. De vraies questions. Même si elle sait que je ne connais aucune des réponses.

— T'es trop belle, toi, dit-elle en me tapotant la joue tendrement. Comme sur les photos retouchées pour les magazines de mode, tu vois ?

Je ne vois pas. Je lui fais quand même un petit sourire. Pour une raison ou pour une autre cela semble être une réponse adéquate.

— Pas un bouton, dit-elle. Pas une imperfection. Quand tu retrouveras la mémoire, il faudra que tu me dises ce que c'est ton secret, chérie.

Puis elle me fait un clin d'œil. Ça me plaît qu'elle dise quand plutôt que si.

Bien que je ne me rappelle pas avoir appris ces mots-là, je comprends la différence.

— Waouh ! Tes yeux, me susurre-t-elle en s'approchant. C'est quoi cette couleur ? Jamais vue. Lavande, on dirait.

Elle s'interrompt, réfléchit, se penche au-dessus de moi.

— Non. Violet.

Elle sourit comme si elle avait déterré par hasard un secret enfoui depuis longtemps.

— J'parie que c'est ça ton prénom. Violette. Ça te dit quelque chose ?

Je fais non de la tête. Évidemment que non.

— Eh bien, dit-elle en me bordant, je vais t'appeler comme ça quand même. C'est juste en attendant que tu te souviennes du vrai. C'est beaucoup plus joli que Jane Doe.

Elle recule un peu et penche la tête sur le côté.

— Quelle jolie fille. Tu te souviens peut-être même pas à quoi tu ressembles, hein, trésor ?

Je fais non de la tête encore une fois.

Elle me sourit avec douceur. Ses yeux se plissent aux coins.

— Attends. Je vais te montrer.

Elle quitte la pièce. Elle revient sans tarder avec un miroir ovale. Quand elle s'approche du lit, je vois que le miroir réfléchit la lumière. Elle le tient à ma hauteur.

Un visage apparaît dans le cadre rose pâle.

Un visage coiffé de longs cheveux lisses, châtain clair. Un teint doré et uni. Un petit nez droit. La bouche en cœur. Les pommettes hautes. De grands yeux violets en amande.

Les yeux clignent.

— Tu vois là, ça c'est toi, dit-elle.

Elle ajoute :

— T'étais sûrement mannequin. T'es trop parfaite.

Mais je ne vois pas ce qu'elle voit. Je vois une inconnue. Quelqu'un que je ne reconnais pas. Un visage que je ne connais pas. Et derrière ces yeux il y a seize ans d'expérience dont j'ai peur de ne jamais me souvenir. Une vie captive derrière une porte verrouillée. Et la seule clé a été perdue en mer. Je regarde des larmes violettes se former dans le verre réfléchissant.

2. Couverture médiatique

« **L**e mystère continue de planer sur le tragique crash en mer du vol Freedom Airlines 121, qui s'est écrasé dans l'Océan Pacifique hier soir après avoir décollé de l'aéroport international de Los Angeles au cours d'un vol sans escale à destination de Tokyo, au Japon. Les experts travaillent jour et nuit pour découvrir l'identité de la seule survivante à ce jour, une fille de seize ans retrouvée flottant sur les débris de l'avion, saine et sauve, semble-t-il. Les médecins de l'hôpital *UCLA* Medical Center, où elle reçoit des soins, ont confirmé que la jeune femme souffre d'amnésie sévère et ne se souvient de rien avant le crash. La jeune fille n'avait aucune pièce d'identité sur elle et l'analyse comparative effectuée par police de Los Angeles pour assortir ses empreintes digitales ou son ADN à une base de données du gouvernement s'est révélée infructueuse. D'après un communiqué diffusé

ce matin par l'agence gouvernementale américaine de l'aviation civile, la *Federal Aviation Administration*, il semblerait qu'elle ne voyageait pas avec sa famille et qu'aucun signalement de personne disparue ne corresponde à son profil. L'hôpital a fait circuler une première photo de la jeune fille aujourd'hui, dans l'espoir qu'une personne ayant des informations se présentera. Les autorités sont confiantes... »

Je fixe mon visage sur l'écran de la mince boîte noire suspendue au-dessus de mon lit. Kiyana dit que ça s'appelle une télévision. Ça me dérange de ne pas savoir ça. Surtout quand elle me dit qu'il y a en a une dans presque tous les foyers de ce pays. Les médecins disent que je devrais me souvenir de choses comme ça. Bien que mes souvenirs personnels semblent être « temporairement » perdus, les objets de tous les jours et les noms de stars devraient m'être familiers. Mais ça n'est pas le cas. Je connais des mots et des villes et des nombres. J'aime les nombres. Ils me paraissent plus réels que tout ce qui m'entoure. Ils sont concrets. Je peux m'y accrocher. Je ne me souviens pas de mon propre visage mais je sais que les chiffres entre un et dix sont les mêmes aujourd'hui qu'avant que je ne perde tout. Je sais que j'ai dû les apprendre à un moment dans ma vie éclipsée. C'est un semblant de familiarité, je n'ai pas mieux pour l'instant.

Je compte pour m'occuper. Pour remplir ma tête qui est comme une maison abandonnée. En comptant je peux créer des faits. Des articles à ajouter à la maigre

liste de choses que je connais. Je sais qu'un dénommé Dr Schatzel me rend visite dans ma chambre toutes les cinquante-deux minutes, et qu'à la troisième visite il a un café à la main. Je sais que le poste infirmier est à une distance d'entre vingt et vingt-quatre pas de ma chambre, selon la taille du personnel de garde. Je sais que la journaliste sur le trottoir à l'aéroport international de Los Angeles cligne des yeux quinze fois par minute. Sauf quand elle répond à une question posée par *le* journaliste en studio. Là, ses clignements augmentent de 133%.

Je sais que Tokyo, au Japon, c'est loin pour une jeune fille qui voyage toute seule.

Kiyana entre dans ma chambre et son front se plisse lorsqu'elle voit l'écran.

—Violette, ma chérie, dit-elle en appuyant sur un bouton au bas de l'écran qui fait fondre au noir mon visage, regarder les infos en continu ça va pas te faire du bien. Ça va que te faire des soucis. En plus il est tard. Et ça fait des heures que tu es réveillée. Essaie de dormir.

Défiante, j'appuie sur l'un des boutons du petit appareil à côté de mon lit et mon visage réapparaît à l'image. Kiyana éclate d'un grand rire mélodieux.

—Qui que tu sois, Mademoiselle Violette, j'ai comme l'impression que t'étais pas du genre à te laisser faire.

Je regarde la télévision en silence. Des images défilent en direct du lieu où s'est produit le crash. Un

grand machin aux formes arrondies, criblé de minuscules fenêtres ovales de bout en bout, remplit l'écran. Le logo de Freedom Airlines peint sur le côté traverse lentement l'écran. Je me penche en avant pour l'observer, j'étudie les lettres rouges et bleues, inclinées sur le côté. J'essaie de me convaincre que cela signifie quelque chose. Que le sens de ces lettres est inscrit quelque part sur les pages blanches de mon cerveau. Mais rien ne me vient.

Comme les éclats de ma mémoire fragmentée, les débris ne sont rien qu'un morceau de plus qui a fait partie d'un tout. Quelque chose qui a eu du sens. Une utilité. Une fonction.

Maintenant ça n'est plus qu'un éclat d'un tableau plus grand et je n'arrive pas à recoller les morceaux.

Je me laisse retomber contre mon oreiller en soupirant.

— Et si personne ne vient ? dis-je doucement.

Le son de ma voix m'est étranger et cela continue de me gêner. C'est comme si quelqu'un d'autre dans la pièce parlait et que je ne faisais que bouger mes lèvres en silence. Kiyana se retourne et me regarde, elle plisse les yeux, elle ne comprend pas.

— De quoi tu parles, trésor ?

— Et si...

Les mots qui s'échappent de ma bouche me semblent déformés.

— Et si personne ne venait me chercher ? Et si je n'avais personne ?

Kiyana pouffe.

— Ça c'est des bêtises et je ne veux pas les entendre. J'ouvre la bouche pour protester mais Kiyana la referme délicatement du bout des doigts.

— Maintenant écoute-moi bien, Violette, dit-elle sur un ton sérieux. J'ai jamais vu une fille aussi belle que toi. Et j'en ai vu beaucoup des filles. Tu es spéciale. On n'oublie jamais quelqu'un comme toi. Ça fait même pas une journée. Quelqu'un va venir te chercher. Faut donner du temps au temps.

Elle hoche la tête d'un air satisfait, me pince les lèvres doucement puis se remet au travail.

— Et si je ne me souviens pas d'eux quand ils arriveront ?

Kiyana semble moins intéressée par cette question que par la dernière. Elle lisse les draps autour de mes pieds.

— Tu les reconnaîtras.

Je ne vois pas comment elle peut être aussi sûre d'elle alors que je ne me souviens même pas de ce qu'est une télévision.

J'insiste :

— Comment ? Tu as entendu les médecins. Tous mes souvenirs intimes ont complètement disparu. Mon esprit c'est le néant.

Elle claque sa langue et tapote le lit.

— Ça ne change rien. Tout le monde sait que les souvenirs vraiment importants ne vivent pas dans l'esprit.

Si elle cherche à m'encourager, je ne suis pas convaincue. Ça doit se voir sur mon visage parce que Kiyana appuie sur un bouton pour incliner mon lit et dit :

— Ne te mets pas dans tous tes états, toi. Et si tu te reposais un peu, hein ? La journée a été longue.

— Je ne suis pas fatiguée.

Je la regarde insérer une longue aiguille dans un tube qui est relié à mon bras.

— Tiens, chérie, dit-elle tendrement. Ça va t'aider ça.

Je sens les médicaments s'infiltrer dans mon système sanguin. Comme des gros blocs de glace qui voguent sur une rivière.

Au travers de la brume qui se fait devant mes yeux, je distingue Kiyana qui quitte ma chambre. Mes paupières sont lourdes. Elles tombent. Je me bats contre la fatigue qui m'envahit. Je déteste le fait qu'ils puissent me contrôler si facilement. Je me sens impuissante. Faible. Comme si je flottais de nouveau au milieu de l'océan, à la dérive.

Les contours de la pièce deviennent flous.

Je vois quelqu'un dans l'embrasure de la porte. Une silhouette. Elle s'approche de moi. D'un pas rapide. Mue par une sorte d'urgence. Puis une voix. Belle et grave. Mais le son est légèrement déformé par la substance inconnue qui circule dans mon sang.

— Tu m'entends ? Ouvre les yeux s'il te plaît.

Quelque chose de chaud me touche la main. Mon corps est instantanément inondé de chaleur. Comme un feu qui se propage. Un feu bienveillant.

Une brûlure qui essaie de me guérir. Je me bats pour rester éveillée, luttant contre le brouillard. C'est une bataille perdue d'avance.

— Réveille-toi, s'il te plaît.

La voix est lointaine maintenant. Elle disparaît très vite.

Je distingue à peine le visage d'un jeune homme. Un garçon. Penché quelques centimètres au-dessus de moi. Ma vision se brouille. Je distingue des cheveux foncés. Collés sur son front moite. Des yeux chaleureux, couleur érable. Un sourire en coin.

Et sans réfléchir, sans l'avoir voulu, je sens que je lui souris aussi. J'ouvre ma bouche pour parler mais les mots sortent déformés. À moitié formés. Je n'ai qu'à moitié conscience de les prononcer.

— Je te connais ?

Il prend ma main dans la sienne.

— Oui c'est moi. Tu te souviens ?

La réponse sort de ma bouche avant même que je n'aie cherché à répondre. Elle résonne dans un sombre recoin de mon esprit. Une lointaine lueur d'une flamme qui s'est éteinte. Une voix qui n'est pas la mienne.

Oui.

Mille fois oui.

— Ça ne devait pas se passer comme ça.

Il parle doucement, presque pour lui-même.

— Tu ne devrais pas être là.

Je fais de mon mieux pour comprendre ce qui se passe. Pour m'accrocher à cette lueur d'espoir

inattendue. Mais elle disparaît aussi sec. Perdue dans le vide intersidéral de ma mémoire épuisée.

Un gémissement à peine audible m'échappe.

Je le sens qui se déplace autour de moi. Des mouvements rapides, fluides. On m'enlève le tube que j'avais dans le nez. On me retire doucement l'intraveineuse que j'ai dans la veine. Je sens qu'on tire légèrement sur le cordon relié à la ventouse sous ma chemise d'hôpital puis un bip aigu emplît la chambre.

J'entends des pas pressés dans le couloir, ils viennent du poste infirmier. Quelqu'un sera là dans moins de quinze pas.

Il me parle à voix basse :

— Ne t'inquiète pas.

Il glisse ses doigts chauds dans les miens et les serre.

— Je vais te sortir d'ici.

Je me mets soudain à frissonner. Un coup de froid m'est tombé dessus. Une à une, chaque étincelle de chaleur qui avait pris juste sous ma peau a été étouffée. Et c'est à ce moment-là que je me rends compte que sa main n'est plus dans la mienne. J'épuise mes forces à tendre le bras, je cherche sa main. J'attrape du vide, l'air froid. Je lutte pour ouvrir les yeux une dernière fois avant que l'obscurité ne m'enveloppe.

Il a disparu.

3. Accessoires

Quand je me réveille le lendemain matin je sens que je suis encore somnolente. Les drogues circulent encore dans mon système. Mes bras et mes jambes sont lourds. J'ai la gorge sèche. La vision brouillée. Le brouillard met quelques instants à se dissiper.

Kiyana entre. Elle sourit quand elle me voit.

— Eh bien, la voilà réveillée !

J'appuie sur le bouton de la petite boîte à côté de moi. Mon lit se redresse à moitié et je me retrouve assise.

Kiyana retourne dans le hall et revient quelques secondes plus tard avec un plateau.

— Je t'ai apporté le petit déjeuner. Tu veux essayer de manger de la vraie nourriture ?

Je regarde ce qu'il y a sur son plateau. Je n'arrive pas à reconnaître un seul aliment.

— Non.

Elle rit.

— Je te comprends, tu sais. La nourriture d'hôpital c'est pas ce qu'il y a de meilleur !

Elle emporte le plateau dans le couloir et revient, puis se met à écrire sur son clipboard.

— Les constantes sont bonnes, dit-elle en me faisant un clin d'œil. Comme à chaque fois.

Du bout du doigt elle tapote l'écran du moniteur cardiaque près de mon lit.

— C'est un bon cœur bien résistant que tu as là.

Les machines.

Le cordon.

Il y avait un garçon dans ma chambre.

Je tends la main pour toucher mon visage. Le tube dans mon nez est intact. Je regarde mon bras. L'intraveineuse a été remise. Je parcours la pièce des yeux. Personne, sauf Kiyana.

Mais il était là, je l'ai entendu, je l'ai vu.

C'était qui ? Est-ce que je le connaissais ? Il a dit que oui.

Je ressens à nouveau cette chaleur dans mon ventre. Je suis remplie d'espoir.

— Kiyana ? dis-je d'une voix qui tremble sans que je m'explique pourquoi.

— Oui chérie ?

Elle tapote le sac rempli de liquide transparent qui est fixé à mon intraveineuse.

Je respire de l'air sec, si sec.

— Est-ce que quelqu'un... ?

Je me mords la lèvre pour tenter de contrôler le tremblement.

— Est-ce que quelqu'un est venu dans cette chambre hier soir ? Un visiteur ?

Son front se plisse tandis qu'elle feuillette son clipboard. Puis elle secoue doucement la tête.

— Non, chérie. Rien que l'infirmière de nuit. Quand tu as viré ton intraveineuse en dormant.

— Quoi ?

Ma gorge se noue mais je m'efforce à continuer.

— J'ai fait ça ?

Elle hoche la tête.

— Je ne crois pas que les médicaments t'aient vraiment réussi.

Je sens que je me décompose.

— Ah.

Mais maintenant l'image du garçon est très nette dans mon souvenir. Je vois ses yeux. Et la façon dont ses cheveux foncés lui retombaient sur les yeux quand il s'est penché sur moi.

— Mais écoute-moi, dit Kiyana d'un ton tranchant.

Discrètement, elle détourne le regard un instant en direction de la porte, puis me regarde à nouveau. Elle me fait un sourire complice se penche sur moi et chuchote :

— J'ai entendu une bonne nouvelle ce matin.

Je lève les yeux sur elle.

— Ils ont commencé à interroger des gens qui disent qu'ils sont de ta famille, dit-elle.

— C'est vrai ?

Je me relève dans mon lit.

— Oui, confirme-t-elle en me tapotant la jambe par-dessus la couverture. Depuis le JT d'hier il y a des centaines de gens qui appellent. La police a passé la nuit à les interroger. Elle jette un autre coup d'œil vers le couloir.

— Mais je ne suis pas censée te le dire donc me fais pas engueuler, s'il te plaît, hein ?

— Des centaines ? dis-je, ne comprenant plus rien. Mais comment est-ce qu'il pourrait y en avoir des centaines ?

Elle chuchote à nouveau.

— Jusqu'à maintenant ce n'étaient que des imposteurs. Des charlatans, en fait, qui veulent se faire de la publicité.

— Tu veux dire qu'il y a des gens qui ont fait semblant de me connaître ?

L'image du garçon s'évanouit immédiatement. Tout comme le contact de sa main chaude sur ma peau.

Elle secoue la tête en signe de désapprobation.

— Tu veux que je te dise, moi. C'est la faute au JT. Tu es devenue une star du jour au lendemain. Les gens ont tellement soif d'attention.

— Pourquoi ?

— Ça c'est une question qui demande une explication très longue, chérie. Une explication que je suis pas sûre de pouvoir te donner. Mais je suis sûre qu'un de ces coups de fil sera authentique.

Je sens mon dos se voûter, je m'avachis. Comme si ma colonne vertébrale m'avait lâchée.

Des imposteurs.

Des menteurs.

Des charlatans.

Est-ce vraiment ce qu'était le garçon ? Quelqu'un qui essayait de rencontrer la célèbre survivante du vol 121 ? Cette pensée me bouleverse. À l'idée qu'il soit parvenu à me faire ressentir un frisson d'espoir, de faux espoir, je me sens bête. Et je suis furieuse.

D'un autre côté peut-être qu'il n'a jamais été là du tout. Les médicaments ont très bien pu me faire halluciner. Inventer des choses.

Inventer des gens.

Je me laisse retomber sur mon oreiller, découragée. Je tends la main pour attraper la télécommande et allumer la télévision. Ma photo s'affiche toujours à l'écran, bien qu'elle ait été recadrée et mise dans le coin en haut à droite. Une autre journaliste se tient devant le même panneau de l'aéroport international de Los Angeles.

« Nous répétons, dit-elle, notre appel à toute personne ayant des informations sur l'identité de cette jeune fille. Toute personne ayant des informations est priée d'appeler le numéro qui s'affiche à l'écran. » Une longue série de chiffres apparaît sous la poitrine de la femme. Les mêmes qu'hier. Et une pensée me vient d'un coup.

— Kiyana ?

Elle est en train d'écrire quelque chose sur son clipboard et s'interrompt pour me regarder.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ?

— Comment savent-ils que ceux qui appellent sont des imposteurs ?

Elle fixe à nouveau son clipboard et continue à prendre des notes, répondant de manière distraite à ma question :

— Parce qu'aucun d'entre eux n'est au courant pour le pendentif.

Je tourne la tête brusquement pour la regarder.

— Quel pendentif ?

Elle ne lève toujours pas le regard, n'enregistre pas la panique dans ma voix.

— Celui qui tu portais quand ils t'ont trouvée.

Son débit ralentit quand elle arrive à la fin de la phrase et qu'elle remarque mon expression horrifiée. De toute évidence elle ne s'attendait pas à ça.

Elle couvre sa bouche de la main, comme pour ravalier les mots qu'elle a laissé s'échapper par mégarde.

Mais il est trop tard. Ils sont déjà imprimés dans mon cerveau aride.

Je sens mes dents se serrer et mes yeux se plisser, avec fureur, je crache :

— Personne ne m'a parlé d'un pendentif.